

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Emile NOVERRAZ

En somme, pourquoi tant se tourmenter ? /
Jacques du Martolet

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1920, tome 19, p. 71-74

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

En somme,
pourquoi tant se tourmenter ?

En somme, pourquoi tant se tourmenter ? Si on savait, on ne se tourmenterait pas tant ! puisqu'aussi bien ça n'amène pas grand changement. Après tout, qu'est-ce que ça peut bien faire ? Il y aura toujours des gens pour nous faire bon visage, et il y en aura toujours pour nous faire méchante figure.

A ceux qui nous font bon visage et nous sourient quand on passe, on sourit aussi ; à ceux qui nous font méchante figure, on ne dit rien ; puis, on leur dit tout doucement, bien au fond de soi-même : « Après tout, rave pour vous ! »

On rentre chez soi, on ferme sa porte. On prend sa chaise, un livre, et on s'assoit à la fenêtre. On lit un moment, on regarde dehors. On va à sa table, on écrit un moment, et on retourne à la fenêtre quand on en a assez d'écrire.

On regarde dehors, on pense à des choses qui ne fatiguent pas, qui ne tracassent pas, qui n'attristent pas, et je vous en prie alors, qu'est-ce que ça peut bien faire qu'il y ait en dehors de notre « chez soi » des personnes qui nous fassent la grimace quand on les rencontre.

J'en rencontre aussi qui me font la grimace. Hier, un. Aujourd'hui, encore un. Demain aura le sien ; si ce n'est pas un autre, ce sera le même qu'aujourd'hui. En somme, on a chacun son mauvais jour ! Il en faut prendre son parti et rentrer dans sa chambre. Il fait si bon chez soi, tout seul. On va à la fenêtre, on regarde, on écoute. La nature est là, si belle et si bonne ; on s'y repose on y oublie tout le reste, sauf ceux que l'on aime ; on les retrouve partout et c'est ce qui console de tous les tracas qu'il y a par le monde.

Quand on a fermé sa porte, qu'on est chez soi, les tracas s'allègent et disparaissent. Et vraiment, savez-vous ? On n'est jamais si bien chez soi que dans les chambres de l'ancien noviciat à l'Abbaye de Saint-Maurice. Ces petites chambres échues aux élèves du Lycée, aux Physiciens. On se met dans l'embrasure profonde de la fenêtre. Elles sont très monastiques ces embrasures. Je me demande ce que les novices d'autrefois y pensaient quand ils venaient s'y mettre. Maintenant que les novices d'à présent sont au noviciat de dessus, ce sont des élèves qui ont pris leur place au noviciat d'en-bas. Ah ! si j'y pouvais rester toute ma vie dans une de ces chambrettes ! Il y fait si bon ! Tous ceux qui y ont passé avant nous se le rappellent bien.

C'est si gentil de se souvenir des bons moments d'antan !

Quand on est étudiant, et qu'on a une chambre à l'ancien noviciat, on y vient le matin sur les sept heures et demie, après le déjeuner; on s'arrange un peu, on se donne un coup de peigne et puis un coup de brosse et on part pour l'étude. On y vient après dîner, dans sa chambre, se coucher un moment. On laisse pendre ses pieds en bas le lit, on les balance pendant qu'on regarde le plafond ou la tapisserie qui est toute passée, ou les ronds bleus que fait la cigarette que l'on fume. On y revient le soir. Ces moments du soir, dans ces vieilles chambrettes ! C'est alors qu'on se soucie peu qu'il y en a qui nous ont fait la grimace pendant la journée. On est à sa fenêtre, à regarder dehors. Il y a bien de mon côté, le toit de l'église qui barre le paysage de sa ligne d'ardoise. Mais ça ne fait rien. On regarde plus haut, ou on regarde plus bas.

Il y a un chroniqueur qui dit dans une de ses chroniques « qu'il croque le paysage à petites touches » ! Moi je ne croque pas le paysage quand je suis à ma fenêtre. Le paysage, je le regarde, et ce que je vois, je le raconte, ce que j'entends aussi.

L'heure est au calme !

Un petit nuage blanc, tout petit, qui stationne sur la croix de Javernaz. A peine un peu de brise. Une porte qui se ferme en bas, dans le cloître. Pas d'autre bruit.

L'heure est au calme !

La bonne odeur des carentins bruns, qui monte du parterre. Le parterre de Frère Alfred ! Les anciens qui sont par le monde, s'en souviennent encore. Ses trois massifs ronds, où le Frère Alfred met des marguerites au printemps, et puis des carentins qu'il laisse tout l'été, et aussi des œillets d'Inde qui sentent l'amer, et aussi des lys jaunes en bordure, et aussi des soleils que les novices lui maraudent pour mettre sur les autels à l'église dans des vases. Pauvre Frère Alfred ! Quand il a vu

le vol, il crie: « Ah ! les coquins ! » tourne trois fois sur lui-même et s'en va navré.

Un moineau sur le clocheton de la sacristie. L'osé, il tape du bec sur la petite croix en bois dédoré. Le clocheton et sa cloche, qui sonne tierce le matin, et les soirs du mois de mai, sonne le mois de Marie ; et les soirs du mois d'octobre sonne le Rosaire. Les cloches ! elles disent tant de choses ; elles sonnent les heures de la joie, elles sonnent les heures du deuil.

Le petit nuage sur Javernaz, se fait rose, se fait cuire et disparaît. L'ombre commence. La brise est plus fraîche et souffle plus fort. L'ombre grandit ; le soir se fait, et on est là, sur sa chaise, à lire et à écrire, à regarder dehors, à ne penser à rien, puis à penser à des choses qui ne fatiguent pas. On sourit à tout cela ; on oublie qu'il y en a qui nous ont fait la grimace, et qu'il y en aura pour nous la faire, jusqu'à la fin de notre vie ! Tant pis !...

En bas, des grillons chantent dans les carentins bruns. Oh ! comme ils chantent bien ! Et vous pensez qu'il faille se tourmenter ?... Ah non ! Ça n'en vaut pas la peine.

JACQUES DU MARTOLET.